

Par un sage tempérament entre la forme et l'idée, M. Flandrin a mérité une autre destinée ; il a su faire accepter son talent des *connaisseurs et conquérir dans les arts une place incontestée*. Tout ce qu'il y a d'instruit à Paris tient compte de ses œuvres, et ceux qui seraient moins disposés à les étudier comme *expression d'une doctrine*, les apprécient comme modèles de dessin et de style ; la forme en fait accepter le fond. Il est regrettable que les Lyonnais ne puissent le juger que d'après les peintures murales faites à Ainay ; elles sont sans doute à la hauteur de ses autres œuvres. Néanmoins, elles ne sauraient aller de pair en importance avec les travaux considérables exécutés par lui, à Saint-Paul de Nismes, à Saint-Germain-des-Prés et à Saint-Vincent de Paul à Paris. Ce sont là les vrais titres de M. Flandrin ; ces beaux ouvrages honorent notre siècle ; ils prouvent une *généreuse réaction contre cette tendance générale qui nous entraîne vers la matière*, et dont trop d'artistes de nos jours se font les courtisans et les propagateurs ; ils vivront, et la postérité les montrera avec cet orgueil légitime qu'inspirent aux Italiens les fresques de leurs grands maîtres.

Avant de passer à l'analyse de l'ouvrage, qu'on nous permette encore un mot sur son caractère général.

M. Flandrin s'est proposé d'allier la forme grecque avec l'idée chrétienne, et ces deux choses s'excluent beaucoup moins qu'on ne le pense au premier abord. L'idée chrétienne, c'est la plus haute de toutes les idées. La forme grecque, est la plus belle de toutes les formes. La plus haute idée ne semble-t-elle pas appeler, pour être exprimée, la plus belle forme ? *Prétendez-vous que dans l'art religieux une forme belle soit incompatible avec l'idée ; que pour exprimer l'ascétisme chrétien, il faille avoir recours à des formes raides, anguleuses, amaigries, et qui laissent entrevoir des squelettes au lieu de corps sous les draperies ?* Mais ce serait dire que l'idée religieuse est inconciliable avec le beau. Or le beau n'est-il pas l'objet véritable de l'art ? Pris dans sa haute acception, l'art doit-il représenter la réalité incomplète et même triviale, telle qu'elle se rencontre dans la rue, telle que M. Courbet se charge de nous la mettre sous les yeux ? Ne